

34^{ème} café de géographie de Mulhouse

Jeudi 31 janvier 2008

Café l'Avenue Mulhouse

Stéphane Leroy, maître de conférences à Paris 12- Val de Marne

Villes et mondialisation

La moitié de la population mondiale environ vit aujourd'hui dans un espace urbain. Quel est l'impact de la mondialisation sur cet urbain généralisé ? Ce qui est certain c'est que ce n'est pas la fin des territoires, ni des villes, comme certains l'ont prophétisé. Mais avec la mondialisation, les villes et les relations qu'elles bâtissent entre elles connaissent de profondes mutations. Aussi, c'est certainement à l'échelle de la ville que l'on saisit le mieux les transformations de toutes sortes induites par ce processus.

A quoi renvoie la mondialisation contemporaine ?

Le terme de mondialisation est récent, apparu pour la première fois en France en 1964, dans le journal... *Le Monde*. Avant les travaux du sociologue Georges Friedmann, ce terme était peu usité alors qu'il l'est beaucoup aujourd'hui, un peu à tort et à travers.

On peut donner quelques définitions géographiques de la mondialisation qui se complètent :

Pour Olivier Dollfus, grand théoricien du système Monde, « c'est l'échange généralisé entre les différentes parties de la planète, l'espace mondial étant alors l'espace de transaction de l'humanité ».

Pour Laurent Carroué, c'est « le processus historique d'extension progressive du système capitaliste dans l'espace géographique mondial ».

Enfin, pour Jacques Lévy, il s'agit de « l'émergence du Monde comme espace, processus par lequel l'étendue planétaire devient un espace ».

On considère habituellement qu'il y a 3 stades de la mondialisation :

- 1^{ère} mondialisation : A la fin du Moyen Age et au début de la Renaissance, c'est l'émergence d'économies-monde capitalistes (cf. Braudel), avec les Grandes découvertes et la constitution de réseaux de villes marchandes ;
- 2^{ème} mondialisation : Les révolutions industrielles du XIX^e siècle, où les États, par des politiques volontaristes, jouent un grand rôle, créent une société industrielle. Les échanges s'intensifient. La désindustrialisation des économies développées indique que l'on est passé à un autre stade ;
- 3^{ème} mondialisation : Elle commence dans les années 1980. Le développement et la généralisation d'une économie de service, le passage d'une organisation fordiste à une organisation post-fordiste, flexible, du système de production et le développement de l'électronique puis de l'Internet en sont les principales caractéristiques. On passe de plusieurs économies-monde à une seule (cf. Braudel). A la différence de la précédente, la 3^e mondialisation renforce le rôle des villes, concomitamment à l'affaiblissement de celui des États.

Le concept qui permet de signifier l'évolution des villes avec la mondialisation est celui de métropolisation

Pour le dire vite, les flux (quels qu'ils soient) ou la logique des flux remplace la logique des territoires et des lieux. Ceci implique qu'un espace « global », sans limites ni véritable(s) centre(s) émerge.

Dans ce contexte, on constate une tendance, non pas récente mais accélérée, des grandes villes à devenir encore plus grandes. C'est la définition la plus sommaire du processus de métropolisation¹.

La métropolisation s'appuie sur 3 tendances lourdes qui affectent tous les pays développés depuis plusieurs décennies :

- Une recomposition de la croissance démographique : dans un contexte de croissance démographique faible dans les pays développés, la croissance urbaine est d'autant plus le résultat d'une redistribution de la population entre les villes et entre les régions (parce que l'essentiel de la croissance urbaine reste l'accroissement naturel...). L'effet régional semble donc plus important que l'effet de taille (cf. Paulus et Pumain). Certaines régions (c'est-à-dire leurs villes et leurs campagnes) croissent, d'autres décroissent. Les PED ne sont pas encore entrées dans cette ère, qualifiée de « post-urbaine ». L'accroissement considérable de la population de leurs villes accompagne leur croissance démographique totale. Ces pays regroupent aujourd'hui plus de 180 villes millionnaires. En une heure, il y a 60 personnes de plus à Manille, mais seulement 2 de plus à Paris.
- L'accroissement de la mobilité : je ne vais pas développer ce thème bien connu mais juste rappeler qu'il ne faut pas oublier que c'est essentiellement la diffusion de l'automobile qui a permis le considérable étalement urbain qui caractérise tous les pays développés, et certaines métropoles des PED (ce qui n'est pas sans provoquer des dégâts environnementaux). Ainsi, les aires fonctionnelles des plus grandes villes sont de plus en plus étendues.
- La tertiarisation des économies modernes : là encore, je ne vais pas revenir sur quelque chose de très connu mais juste préciser que le développement de certaines activités tertiaires, celles que l'on qualifie parfois de « créatives » (cf. Florida), privilégient quelques grandes villes, celles où la main d'œuvre qualifiée est la plus abondante, celles qui sont les plus réactives pour capter l'innovation, celles qui sont les plus ouvertes et tolérantes, etc. La ville mono-industrielle traditionnelle est aujourd'hui le contre-modèle parfait de la métropole « créative ».

Les grandes villes, qui deviennent encore plus grandes, s'accroissent par un processus de triple concentration : des hommes, des activités et des richesses :

- Une concentration démographique qui perdure : la métropolisation s'inscrit dans la continuité du processus d'urbanisation qu'elle ne rend pas caduc. Les théories du rendement décroissant de l'urbain apparaissent aujourd'hui erronées. Quelle est la limite au-delà de laquelle les avantages de la concentration (économies d'agglomération notamment) disparaissent ? On ne le sait pas. Entre 1950 et 2000, Tokyo a augmenté de 20 millions d'habitants, Los Angeles de 10 et Paris de 5. Il y a bien sûr des exemples contraires : Londres a perdu 2 millions d'habitants. Ainsi, à l'échelle d'un pays, la population est de plus en plus concentrée. 80% de la population française vit sur 20% du territoire.
- Une concentration sélective des activités : le tertiaire supérieur est l'apanage des métropoles. Elles concentrent notamment les sièges sociaux des entreprises multinationales. Je vais y revenir. Les activités de services aux entreprises se localisent préférentiellement dans ces villes. Ainsi, 450 000 emplois relevant de ce secteur ont été créés à Los Angeles entre 1970 et 1990. Les fortes valeurs ajoutées expliquent que les écarts de salaire pour les catégories socioprofessionnelles supérieures entre les métropoles et les autres territoires perdurent. Celui des cadres supérieurs à Paris est supérieur de 25% à celui en province.
- La richesse s'accumule dans les grandes métropoles : dans la plupart des pays, la part de la richesse produite par les plus grandes villes est très souvent supérieure à leur poids démographique. L'étude que j'avais réalisée avec Nadine Cattan pour l'OCDE il y a quelques années le montrait clairement. Ainsi, si l'Île-de-France pèse pour 19% environ dans la population de la France, elle concentre 30% de son PIB. Celui-ci est supérieur à celui de l'Inde et équivaut à 3 fois celui de la Turquie. La région de Tokyo

¹ Pour une définition précise, voir notamment : LEROY S., 2000, « Sémantiques de la métropolisation », *L'Espace géographique*, n°1/00, p. 78-86.

concentre 25% de la population japonaise mais près de 35% du PIB. Celui-ci est supérieur à celui de la Chine et équivaut à 5 fois celui de la Russie. La richesse est donc très concentrée. De plus, les plus grandes villes du monde sont aussi celles qui ont souvent le PIB par habitant le plus élevé de leur pays.

Ceci signifie que la métropolisation est très sélective et qu'elle a tendance à renforcer le sommet des hiérarchies urbaines nationales. Elle conduit quelques grandes villes à l'obtention d'un rôle de métropole de rayonnement international (il n'y a pas de seuil minimal de population même si on estime qu'il faut une masse critique d'un demi million d'habitants environ, nécessaire pour dégager des économies d'agglomération et assurer une diversité de la base économique). On parle de villes mondiales. La sélection se fait en fonction de la capacité d'adaptation des villes aux nouvelles logiques économiques.

Qu'est-ce qu'une ville mondiale ?

La définition actuelle de la ville mondiale est sensiblement différente de celle proposée en 1966 par Peter Hall qui privilégiait le pouvoir politique pour définir une *world city*. Aujourd'hui, ce sont les centres de commandement de l'économie-monde. S'y emparent les sièges sociaux, les bourses, les réseaux. Ces villes mondiales polarisent les IDE (investissements directs étrangers) : Tokyo reçoit 80% des IDE entrants au Japon, Madrid 70 % de ceux qui entrent en Espagne.

Selon Pierre Wetz, ces villes sont des « îles » métropolitaines, fortement connectées entre elles, formant un archipel mondial, ce qui perturbe les hiérarchies nationales. Les échanges établis entre ces villes mondiales créent un réseau supra-national qui s'affranchit des frontières étatiques. Paris (ou du moins ses décideurs économiques) a aujourd'hui plus de relation avec New York qu'avec Orléans, Reims ou Rouen.

Quel que soit le critère retenu, les mêmes métropoles arrivent en tête : New York, Londres, Tokyo, Paris sont en tête, suivies par Los Angeles, Chicago, Hong Kong, Singapour, Francfort, Madrid, Milan, etc. Ce sont les villes les mieux accessibles. D'un certain point de vue, elles sont moins concurrentes que complémentaires, ce qui produit un effet de club : l'écart entre ces villes et les autres augmente. Une trentaine d'entre elles aujourd'hui gèrent 60% des capitaux mondiaux. Loin derrière, les anciennes métropoles industrielles tendent à décliner : Marseille, Birmingham, Liverpool, Cincinnati, Pittsburgh, Détroit, etc. Cette dernière a vu la population de sa ville-centre divisée par 2 en moins de 50 ans.

Au sein de ce cercle très fermé, les villes situées au sommet de la hiérarchie sont qualifiées de villes globales.

Au niveau supérieur, 3 ou 4 villes globales

La sociologue et économiste Saskia Sassen a montré, en particulier dans son fameux ouvrage *The Global City : New York, London, Tokyo* (1991) comment la globalisation économique qui provoque une croissance de la dépendance entre les villes a favorisé l'émergence de villes très peu nombreuses qui concentrent l'essentiel du pouvoir économique et surtout financier, qui abritent des activités de services très spécialisés (des services de services) à destination des plus grandes entreprises, en particulier des firmes multinationales. Sassen dénombre 3 villes globales, New York, Londres et Tokyo (une par pôle de la Triade), auxquelles on peut aujourd'hui ajouter Paris (en revoyant les critères retenus initialement).

Ces villes globales concentrent les fonctions économiques supérieures, tels que les sièges sociaux des multinationales, mais aussi la plupart des grandes universités et des grands laboratoires de recherche. Ainsi, New York, Londres, Tokyo et Paris abritent 43 sièges sociaux des 100 plus grandes entreprises du monde. Les sièges sociaux de grandes entreprises qui demeurent dans de « petites » villes constituent des exceptions, mais des exceptions vraiment remarquables : celui de General Electric est à Fairfield dans le Connecticut, celui de Exxon Mobil à Irving au Texas, celui de Wal-Mart, le géant de la grande distribution, à Bentonville dans l'Arkansas et on peut aussi citer Michelin, toujours basé à Clermont-Ferrand.

Le GaWC (Globalization and World Cities), groupe de recherche anglais dirigé par Peter Taylor, comptabilise en temps réel les bureaux des 100 plus grandes entreprises mondiales de services aux entreprises (banques d'affaires, cabinet d'audit, assurances, etc.), ce qui permet

d'apprécier la rapidité de l'évolution de l'impact de la mondialisation sur les villes. On trouve aujourd'hui 368 bureaux à Londres, 357 à New York, 244 à Tokyo et 235 à Paris. Moscou (129), Berlin (106) ou Rome (98) sont loin. De plus, ces villes mondiales sont parfaitement connectées entre elles. Un tiers des employés de banque de la City de Londres vient de New York et même 11% de Tokyo.

On peut trouver surprenant une telle concentration des services rares dans quelques métropoles. En effet, on aurait pu penser qu'ils allaient se diffuser du fait du développement des NTIC. C'est l'inverse qui s'est produit. La nécessité de réaliser des économies d'échelle et le besoin de proximité physique perdurent. Celle-ci étant devenue plus difficile à réaliser et plus rare, elle s'est retrouvée valorisée. François Ascher parle de « paradoxe des télécommunications » : les savoirs non codifiés et donc non communicables à distance se retrouvent valorisés. Guy Baudelle remarque qu'à la dispersion forte et continue des unités de production correspond, à l'inverse, la recherche de la centralité pour les décideurs.

L'espace interne des métropoles connaît des recompositions considérables

Les villes mondiales sont des espaces fragmentés. D'un point de vue économique, la forte concentration des activités tertiaires spécialisées sur leur territoire a chassé les activités traditionnelles, incapables de supporter l'accroissement des prix fonciers. D'un point de vue social, la mondialisation a enfanté 2 processus majeurs dans les métropoles : d'une part la ségrégation sociale (avec une bipolarisation qui évoque la figure du sablier : des emplois très qualifiés et des emplois très peu qualifiés), voire même la polarisation sociale (riches et pauvres se répartissent dans des zones distinctes dans la ville), notamment dans les métropoles nord-américaines, mais aussi dans de plus en plus de grandes villes européennes ; d'autre part la gentrification.

Si on en a encore du mal à la mesurer, la gentrification se voit dans les grandes métropoles. New York a regagné un million d'habitants depuis les années 1980, retrouvant ainsi en 2000 à peu près le même nombre d'habitants qu'en 1970. A Paris, l'hémorragie démographique a été stoppée. La commune qui avait perdu plus de 650 000 habitants entre 1954 et 1982 en a seulement perdu 41 000 entre 1982 et 1999, avant de regagner ces quelque 41 000 habitants entre 1999 et 2005. Ce renouveau profite aux arrondissements péri-centraux (X^e et XI^e notamment) voire centraux (II^e, III^e et IV^e). Mais ce ne sont pas les mêmes habitants qu'auparavant qui sont venus s'y installer. Les quartiers gentrifiés sont caractérisés par une surreprésentation de jeunes actifs qualifiés, souvent célibataires ou en couple sans enfants (appelés DINKies aux Etats-Unis, pour *Double Income No Kids*). Dans le XI^e arrondissement, les cadres et professions intellectuelles supérieures représentaient 10% de la population en 1975 (et même à peine 5% dans les années 1950). Aujourd'hui, ils en constituent 35%. Concomitamment, la part des ouvriers dans la population de l'arrondissement est passée de 50% dans les années 1950 à 25% au début des années 1980, pour atteindre 10% aujourd'hui. Avec un décalage dans le temps, la population des employés a subi la même érosion.

A Paris toujours, la part des cadres et professions intellectuelles supérieures dans la population a augmenté de 58% entre 1982 et 1999. Dans certains quartiers, notamment ceux que je viens d'évoquer, l'accroissement dépasse les 100%. La gentrification, entendue d'un point de vue sociologique comme le remplacement dans certains quartiers des populations pauvres par des populations de niveau socio-économique élevé, participe du processus de métropolisation et de ses effets centripètes (concentration de la richesse).

Les populations qui se ressemblent et qui ont le choix, vivent dans les mêmes quartiers (cf. Pinçon et Pinçon-Charlot). A l'uniformisation des comportements (culture, modes de consommation), accélérée avec la mondialisation, s'oppose une recherche de l'entre soi des individus, basée sur le facteur identitaire ou communautaire et même un rejet de la collectivité et un mépris de l'intérêt général (phénomène *nimby* : *not in my back yard*).

On voit ainsi se développer dans les métropoles (mais pas seulement), en particulier aux Etats-Unis, des phénomènes de sécessions. Ils ont toujours existé, mais avant il semble qu'ils résultaient moins de choix individuels volontaires (les ghettos par exemple). Les *gated communities* (que l'on peut définir comme des quartiers résidentiels clos), qui se multiplient très rapidement, représentent un exemple presque achevé de cette recherche de l'entre soi (toutefois, Renaud Le Goix a montré que le développement des *gated communities* ne résulte

pas seulement de cette recherche). Elles illustrent puissamment la tendance à la privatisation de l'espace public, que l'on retrouve avec plus ou moins d'ampleur dans toutes les villes mondiales. D'abord « typiques » du paysage urbain de l'Ouest américain, les *gated communities* se développent un peu partout, même dans des villes de pays moins développés : à Prague, Istanbul, Buenos Aires, São Paulo par exemple.

Los Angeles est l'archétype de cette ville qui se défait. La tentation de l'autonomie administrative progresse, témoignant du refus de certaines communautés (plutôt blanches, riches et âgées) de faire partie de la collectivité. Par exemple, la grande *gated community* de Leisure World/Laguna Woods (18 000 habitants : ce n'est pas rien), dans le Comté d'Orange, *suburb* spécialisé dans les industries de haute technologie, est devenue une municipalité indépendante en 1999. La moyenne d'âge de ses habitants (à 96% blancs non hispaniques) est de... 77 ans. Certains secteurs de Los Angeles, plus vastes que des *gated communities*, comme Hollywood et San Fernando Valley, ont également tenté de faire sécession, pour l'instant sans succès. Mike Davis, dans plusieurs ouvrages dont *City of Quartz* (1990), insiste sur l'importance croissante de la surveillance, de la sécurité, du contrôle (en 2000, 36% des dépenses de la municipalité de Los Angeles ont été affectés à la police contre 4% aux transports publics).

Avec Los Angeles, on pourrait certainement parler de « fin de la ville », du fait de son formidable étalement anarchique (dynamique centrifuge), et du repli sur soi de bon nombre de ses habitants (dynamique centripète). Mais on peut refuser le terme de ville pour la métropole californienne. Par contre, il apparaît qu'avec la mondialisation le rapport entre centre et périphérie dans les espaces urbains s'est totalement modifié. C'est la figure de la mosaïque ou du patchwork qui domine dorénavant (cf. Soja). C'est évident aux Etats-Unis. Cela va-t-il le devenir en Europe, sachant que la ville a été longtemps caractérisée par la densité de ses habitants et de ses équipements, leur proximité physique et l'existence de limites de l'urbain relativement claires dans l'espace et le paysage ?

Questions

Un modèle de paysage urbain semble s'imposer à l'ensemble des villes, va-t-on tous vivre dans le même genre de villes ?

Le périurbain est très homogène. C'est différent dans le centre des villes, qui bénéficient des héritages du passé. On constate en revanche une homogénéisation commerciale et un usage du sol fragmenté entre les quartiers riches, pauvres, universitaires, sportifs, etc.. En Europe, les villes ne se ressemblent pas, aux Etats-Unis non plus. Il reste en outre le patrimoine moins important toutefois en Amérique du Nord ou au Japon

Comme je viens de le dire, la ville européenne était basée sur la proximité et les limites, souvent celles des anciens remparts. Ces bornes tendent à disparaître et la proximité à s'atténuer. Le choix du périurbain a souvent résulté de la recherche par les habitants d'un meilleur cadre de vie mais la multiplication de ces choix individuels a entraîné pollutions et nuisances.

Pourquoi Paris a-t-elle gagné sa place dans le classement de Saskia Sassen ?

Saskia Sassen avait accordé trop d'importance au facteur financier et oublié d'autres critères, tel que le tourisme par exemple, en particulier le tourisme de congrès. Par ailleurs, il est difficile de comparer les villes entre elles au niveau de la polarisation sociale : la classe moyenne est plus importante en France et en Allemagne qu'aux Etats-Unis.

Ce classement bouge. Hong Kong s'est glissé entre les quatre villes globales récemment. Le rayonnement international via les institutions est aussi un critère important.

Existe-t-il une particularité des métropoles asiatiques ?

Tokyo, comme les autres grandes villes, est une ville mondiale et globale qui a gardé plus d'industries que les autres villes mais connaît les mêmes problèmes de foncier, de gentrification qu'ailleurs. Elle s'est tout de même bien relevée de la crise du début des années 1990. Une métropole ne peut se développer que si elle a une assise territoriale. Il existe plusieurs options

de rayonnement. Soit la relation avec le politique comme Pékin, ou une ville ouverte sur l'étranger qui a une envergure mondiale comme Shanghai.

Est-ce que les grandes métropoles ne sont pas des milieux de vie ?

La ville offre plus d'opportunités, et les réseaux de sociabilité sont plus larges dans les grandes villes. Les grandes villes sont potentiellement plus « créatives », ouvertes et tolérantes que tous les autres territoires. Elles acceptent mieux les différences. On peut à la fois y cultiver l'anonymat et la visibilité.

Certaines métropoles peuvent être moins attractives que d'autres, il suffit parfois de peu de choses pour qu'une ville devienne attractive : une meilleure offre culturelle, sportive, médicale, éducative, etc.

New York, mais aussi Londres et Paris, 3 villes globales, sont des capitales culturelles mondiales.

Pourrait-il y avoir une alternative à l'effet de polarisation qui induit que les réseaux se déséquilibrent et que la compétition s'intensifie ? Quel est le modèle d'une ville qui ne polarise pas les réseaux mais qui fait évoluer une région entière ?

En fait, ce sont des régions entières qui évoluent avec une ville « moteur ». Si une ville est dynamique, à moyen terme tout son hinterland va en profiter.

Mulhouse est un cas un peu atypique, avec une partie de sa banlieue qui est à l'intérieur de ses limites communales. Elle a des problèmes avec sa communauté de communes qui est incomplète car les communes riveraines n'ont pas compris l'intérêt d'une ville forte. Elles craignent de récupérer les problèmes que doit gérer seule la ville centre. La périphérie appauvrit Mulhouse et non l'inverse. Le même problème se rencontre à Marseille.

Par rapport à la gouvernance et aux territoires, les communautés d'agglomérations manquent de lisibilité en France car leurs dirigeants n'ont pas été élus pour cette fonction. Les élections ne correspondent plus vraiment à ceux qui vont diriger la ville.

La France a beaucoup de retard car elle manque de communautés d'agglomérations. Comment dépasser son pré carré et mettre en action des synergies pour aller dans le même sens ? Cela dépend de la pression de l'environnement, d'entités plus globales comme l'Etat, mais il n'y a pas de réponses absolues

Vous avez cité 30 métropoles, combien d'entre elles sont-elles au Sud ?

Ce n'est pas si simple. Sydney, ville mondiale, est au Sud géographique mais au Nord économique. Les spécialistes ne sont pas d'accord et les listes changent selon les critères retenus. La plupart n'admet en général qu'une métropole de niveau mondial dans les PED : Johannesburg. Cependant, une soixantaine de villes sont des métropoles mondiales potentielles, parmi lesquelles de nombreuses villes de PED, comme Accra, Bombay, Delhi, Shanghai, Mexico, Buenos-Aires, Caracas, Sao Paulo, Rio. Elles ne sont pas encore des villes mondiales mais se développent vite avec des IDE plus nombreux et une ségrégation sociale qui s'accroît. A noter que Prague est une ville mondiale pour le GaWC.

On raisonne trop sur le plan économique et pas assez sur le plan géographique. Devraient être considérées comme villes mondiales celles qui sont capables d'animer un espace régional important comme Sao Paulo ou Mexico par exemple. Il est vrai que les villes mondiales n'ont plus vraiment besoin de leur hinterland pour fonctionner car elles ne tirent pas de lui leur dynamisme économique.

De plus, tous les classements reposent sur l'économie formelle et non l'informelle, ce qui donnerait un autre classement.